

iliana holguín
teodorescu
aller
avec
la chance

calles



aller avec la chance

iliana holguín teodorescu

aller avec la chance

récit

verticales

Couverture :
El trampolín de la muerte (Colombie).

© Éditions Gallimard, octobre 2020.

À ceux qui croient aux couleuvres statistiques.

*À l'habitant principal du pays
des Dormilones-Gordinflones.*

«C'est leur nature de fleuves qui les oblige à cette errance continuelle, et même exacte, tellement que tous, je dis bien tous, à la fin, ils naviguent sur une route trois fois plus longue que ce qui serait nécessaire, et d'ailleurs, pour être exacte, trois fois virgule quatorze, je te jure, le fameux pi grec, j'arrivais pas à le croire, et en effet, mais on dirait que c'est vraiment ça, tu prends leur distance par rapport à la mer, tu la multiplies par pi et tu as la longueur du chemin qu'ils font en réalité, ce qui, je me suis dit, est un super-truc, parce que, je me suis dit, il y aurait une règle pour eux et pas pour nous, je veux dire, le moins qu'on puisse attendre c'est que pour nous aussi ce soit plus ou moins pareil, et que tout ce truc d'aller d'un côté et ensuite de l'autre, comme si on était fous, ou pire, perdus, en réalité ce soit notre manière d'aller droit.»

Alessandro Baricco, *City*

AUTANT D'ÉPREUVES DU FEU

Tour à tour, trois voitures se sont arrêtées. Chaque fois j'ai été invitée à monter pour des trajets courts.

La première : plus tard j'en parlerai.

La deuxième : conduite par Junior, elle suit un camion, assurant la sécurité de sa cargaison face à d'éventuelles tentatives de vols ou d'enlèvements contre rançon. Junior est armé d'un pistolet au cas où, mais il peut aussi se contenter de prévenir qui de droit si la situation dégénère. Alors que nous parlons logistique et concordance de destinations, que nous entassons mes bagages dans le coffre et que je m'installe à ses côtés, le camion s'éloigne jusqu'à sortir de son champ de vision. Après avoir démarré il accélère, double, zigzague entre les véhicules jusqu'à retrouver son protégé, qui poursuivait sa route comme si de rien n'était à quelques kilomètres de là.

Plus loin, la troisième : trois mécaniciens, qui passant dix minutes auparavant dans le sens opposé m'avaient saluée par leurs fenêtres ouvertes, se garent à ma hauteur

et me font monter à l'arrière de leur 4 × 4. Lors de leur premier passage, ils allaient déposer leurs outils et cette fois-ci ils s'apprêtent à rentrer chez eux. Sur le chemin, ils m'invitent à goûter un dessert au maïs à la consistance visqueuse, nouvelle saveur découverte dans un stand en bord de route.

Embranchement

Je prends mon courage à deux mains et aborde mes premiers camionneurs, maîtres de ces anciens Chevrolet aux couleurs flamboyantes et tableaux de bord boisés dont les boutons allument, la nuit, mille feux dans la montagne. Il y a d'abord, pendant trois cents kilomètres parcourus en dix heures, le *paisa* – originaire de la région de Medellín, Colombie – d'une soixantaine d'années et à l'accent difficilement compréhensible. Nous traversons ensemble un village dont les habitants, regroupés au bord de la route escarpée, crient et applaudissent les jeunes qui sans peur se lancent dans une course nocturne, grâce au seul éclairage de lampes torches, sur des planches à roulettes artisanales. Il m'offre le dîner dans un resto-route, puis nous passons la nuit dans le même hôtel. Au matin, alors qu'il s'en est déjà allé, le gérant me raconte avec complaisance avoir appris de la bouche même du *paisa* que ce dernier aurait aimé coucher avec moi. Réalité ou invention, ce qui m'importe surtout est qu'il ait saisi

l'absurdité de ce fantasme et qu'il n'en ait rien laissé paraître.

Ensuite, un chauffeur chauve, qui préfère écouter mes musiques de jeune Française les vitres baissées plutôt que de parler, m'avance jusqu'à la moitié de mon itinéraire. Il m'invite aussi à petit-déjeuner dans un restaurant où nous mangeons des beignets au fromage, une spécialité locale, et m'apprend que ce type de camion s'appelle *tractomula*, tracte-mule.

À deux heures du matin, un dernier camionneur me dépose dans la station-service d'une presque-banlieue de ma destination. Là, un pompiste de sa connaissance qui a toute sa confiance reste discuter avec moi, tous deux assis sur la bordure en ciment de l'une des files, baignant dans une lumière blafarde de néon, lui dans sa combinaison bleu et rouge, moi enveloppée dans une couverture que j'ai gardée depuis l'avion. L'heure tourne. Aucun véhicule ne vient nous déranger et il me confie – à une apparition de passage on peut tout dire et cela n'engage à rien – que sa pauvreté est, plus que financière, mentale et culturelle, qu'autour de lui les gens ont si peu qu'ils préfèrent se tuer à la tâche, parfois même de nuit, comme lui, pour pouvoir s'acheter une nouvelle moto ou le dernier téléphone ou une montre scintillante : compenser, avoir des choses à défaut d'une éducation et des possibilités. C'est cela, le pire à ses yeux, être conscient de ce subterfuge sans pour autant parvenir à abandonner ces valeurs consuméristes, superficielles.

Il a trente ans et déjà une fille de dix ans ainsi qu'une copine de dix-neuf qui veut un bébé, ce sont pour lui d'autres manifestations de cette prétendue pauvreté mentale : faire des enfants par instinct et absence de prévention avant même d'être adulte, prendre quelqu'un à sa charge avant d'en avoir entrepris assez pour son propre avenir. Puis, à quatre heures passées, nous nous couchons, moi dans son lit de camp qu'il m'oblige à accepter et lui dans un hamac étendu sur le sol. Vers sept heures, un camion et un couple qui travaillent dans une usine se relaient pour m'emmener en ville.

*

Le soir du quatorze août 2018, les comparateurs de billets en ligne proposaient, pour les voyages en bus de Cartagena à Cali, villes séparées d'environ mille kilomètres, des prix toujours supérieurs à deux cent mille pesos, soit le budget hebdomadaire d'un voyageur économe.

Le même jour à Cartagena, moi, voyageuse économe, assise dans un cybercafé, les yeux rivés sur un écran et arrondis par la surprise, désarmée par les sommes affichées, je fis une croix sur le bus, n'envisageai pas même l'avion puis, aucun autre moyen de transport en Colombie n'étant parvenu à ma connaissance, je me couchai, peu rassurée mais avec l'espoir que la nuit me porterait conseil. Le lendemain au réveil, une idée m'attendait : y aller en auto-stop.

Je décidai que je n'avais pas le choix. Sans le dire à personne pour que l'on ne m'en dissuade pas, craignant d'être folle, sachant que le soir même je serais peut-être bien loin d'un endroit désirable, je me lançai les doigts croisés, espérant qu'aucun malheur ne m'arriverait dans la journée.

Sur une carte, je cherchai d'abord le nom du village le plus proche de Cartagena où la route avait déjà remplacé la rue, l'écrivis sur un petit morceau de papier glissé dans ma poche, puis j'allai voir les motos-taxis toujours postées à un carrefour environnant, sortis mon papier pour me souvenir du nom et leur demandai de m'y conduire. Je leur expliquai que je voulais sortir de Cartagena en stop et que cela serait plus simple depuis ce village : « *Quiero salir de Cartagena a dedo, creo que será más fácil desde allí.* » Incomprise, je dus clarifier, alors ils m'apprirent que dans la région faire du stop ne se disait pas *ir a dedo* mais *ir con el chance*. Ma destination n'était pas stratégique pour eux puisqu'ils doutaient d'y trouver un autre passager, et sachant ce que j'y avais comme projet ils étaient plus sceptiques encore. Mais j'insistai et l'un des chauffeurs finit par accepter la course. Il resta avec moi jusqu'à ce que quelqu'un s'arrête pour constater mon succès de ses propres yeux.

À quelle autre occasion, dans ma vie d'étudiante parisienne en mathématiques et physique, ou même d'ordinaire voyageuse, me serait-il donné de connaître des

camionneurs, des travailleurs, des gens qui ne voyagent pas même dans leur propre pays et dont le travail n'a rien à voir avec le tourisme? Pourquoi irais-je découvrir ces nombreux villages et villes dans lesquels les bus ne font pas escale et qui ne possèdent aucune attraction connue? Comment pourrais-je même entendre les noms de tous ces endroits sans ce besoin de regarder la carte pour dire à l'automobiliste qui me propose son aide si sa destination me convient ou non?

Résolument, mon voyage se poursuivra en auto-stop et non plus en bus, exception faite lorsque ces derniers feront halte à la vue de mon pouce.

Cali

Sous le regard des employés d'une station-service de Cali, je frappe à chaque vitre, aborde chacun des conducteurs arrêtés à la pompe, leur demande s'ils se dirigent vers Buenaventura et, dans l'affirmative, s'ils peuvent me prendre à leur bord. Une femme et son mari, afro-colombiens, tous deux agents immobiliers et dans la voiture desquels pend un costume sur un cintre, nient d'abord avoir la même destination que moi, mais ensuite, derrière leurs vitres closes, quelques insurances de sa part à elle suffisent à le faire, lui, changer d'avis. Finalement ils m'emmènent et m'invitent même à déjeuner.

Près de San Cipriano

Je suis avec Corinne, une Française absolument pragmatique et dénuée de sensibilité avec qui j'ai partagé un dortoir et un tour de tubing sur le fleuve puis quitté San Cipriano assises sur une *brujita*, littéralement petite sorcière, concrètement une planche de bois sur rail propulsée à toute allure par la roue arrière d'une moto, qui traverse la jungle jusqu'à la grande route.

Nous partons vers Ladrilleros, un village côtier que l'on ne peut atteindre que par voie maritime, depuis le port de Buenaventura dans notre cas.

D'abord un camion nous emmène à la périphérie de la ville, puis un livreur de viande s'arrête, ouvre son coffre, vide de cadavres animaux mais imbibé de leur sang et odeur, pour que l'on y dépose nos sacs. Voyant l'embaras remodeler nos visages, il accepte que l'on s'entasse plutôt sur le siège passager, à deux personnes et deux sacs à dos, les seconds sur les genoux des premières.

Buenaventura

Sous le soleil colombien, d'autres camions circulent avec moi comme passagère inattendue, parfois clandestine, quand les entreprises leur interdisent, à cause des assurances, de circuler accompagnés. Mais je suis pressée,

en retard pour un rendez-vous, anxieuse, et le souvenir de ces sentiments brouille tous les autres.

*

À mon arrivée, je ne trouve personne au croisement prévu, entre la cinquième et la sixième rue. J'attends et attends encore ces amis chez qui j'ai oublié mon téléphone quelques jours auparavant, j'attends et ils n'apparaissent pas et je n'ai aucun moyen de les joindre, je pleure peut-être un peu de fatigue ou d'impuissance.

M'apercevant, un trentenaire encadré d'une femme plus âgée et d'un enfant me demande si tout va bien, s'il peut m'aider d'une quelconque façon. Je lui explique d'où vient mon trouble et il me propose d'aller plutôt patienter chez sa famille à quelques rues de là, me dit que je pourrai m'y connecter à internet et écrire à mes amis.

J'y vais. Je rencontre deux tantes et un cousin, ils m'exposent leur programme de l'après-midi : faire des sandwiches, les emballer, les stocker dans des sacs avec des bouteilles de jus et aller distribuer ces victuailles aux migrants vénézuéliens qui vivent dans une rue avoisinant la gare routière. Alors que les heures passent, sans nouvelles, je mets donc la main à la pâte, puis décide de me joindre à eux.

Les Vénézuéliens se comptent par centaines, il y a des familles, des enfants, des bébés, ils discutent, réclament parfois plus de nourriture, s'interrogent souvent et avec

iliana holguín teodorescu
aller avec la chance

On aime beaucoup, aujourd'hui, les prévisions et bien peu le hasard, on vit, voyage, part même à l'aventure avec des certitudes, alors la chance ne sait où se mettre, elle reste abandonnée là, sur le bas-côté.

Pourtant, j'ai trouvé en elle une charmante compagne de route — elle, la chance, qui entraîne dans son sillage d'innombrables rencontres et questionnements en tous genres.

Quant au «où» et au «comment», sachez que tout se déroule dans des camions et voitures, aux côtés de conducteurs qui m'ont prise en auto-stop au fil de leurs contrées sud-américaines, sur un itinéraire de précisément 9356 kilomètres.

Iliana Holguín Teodorescu est née à Paris en 2000. *Aller avec la chance* est son premier récit.

www.editions-verticales.com

verticales

ve



Iliana Holguín Teodorescu
Aller avec la chance

Cette édition électronique du livre
Aller avec la chance d'Iliana Holguín Teodorescu
a été réalisée le 3 septembre 2020
par les Éditions Verticales.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072914751 – Numéro d'édition : 371726).

Code Sodis : U34790 – ISBN : 9782072914768
Numéro d'édition : 371727.